

Abonnez-vous de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Reçu at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

Les Ecoles Chinoises.

Depuis la guerre russo-japonaise, les écoles se sont multipliées dans le Céleste-Empire, les unes créées par le gouvernement, les autres, en plus grand nombre, fondées par des particuliers. Mais l'instruction publique n'a point, pour cela, fait de bien grands progrès. D'abord, disent les "Questions diplomatiques et coloniales", la généralité des fondateurs était stimulée par le désir des titres honorifiques; une fois les titres obtenus, elle s'arrêtait soudain et les écoles privées se fermaient, faute d'argent, au bout de quelques mois. De plus, se qu'on voulait surtout, c'était répandre les sciences "occidentales" auxquelles le Japon avait dû son succès. Ces sciences, aux yeux des Chinois infatigables de leur antique civilisation, se réduisaient à des tours de main, à de simples recettes; il suffisait de les apprendre pour n'avoir plus besoin des barbares étrangers. On commençait donc par admettre dans les écoles publiques des professeurs européens ou japonais; mais très vite on les remercia pour les remplacer par des maîtres nationaux. Ceux-ci ne savent rien et l'on ne peut s'en étonner quand on connaît leur méthode d'études. Ne leur dites pas qu'en Europe l'enseignement supérieur exige plusieurs années, sans compter les préparatoires; ils vous riraient au nez. Ils vont tout de suite au fait, veulent apprendre la chirurgie avant l'anatomie, la trigonométrie avant l'arithmétique et prétendent, en chimie, débiter par les "explosifs". Ils n'ont aucune idée de la diversité des sciences; un professeur de droit est obligé, du jour au lendemain, de leur donner des leçons de physique. L'enseignement chinois est indiscipliné, fantaisiste, présumptueux; il passe, dans une même année, d'une école militaire à une école de droit et de médecine. Il se refuse à subir l'examen des maîtres étrangers qu'il accuse de mauvais vouloir et d'autre part il se impose facilement aux mandarins qui, formés aux vieilles écoles, ignorent tout des sciences nouvelles. Ainsi les professeurs chinois, nommés par recommandation, ne se soucient que de leur "blat". Ils disent à leurs élèves des formules qu'ils ne comprennent pas et qui souvent n'ont aucun sens. Si un Japonais ou un Européen, demeuré dans l'enseignement, annonce qu'il visitera une école, le Céleste, chargé de sciences occidentales, a soin d'être malade ce jour-là ou demande son déplacement. Une aristocratie nouvelle, disent les Questions diplomatiques, est en

train de se fonder; aristocratie d'enfants terribles, tyranniques au dernier chef, qui ne savent rien, qui prétendent tout connaître et qui ne visent que le pouvoir. La Chine, en se privant trop tôt de maîtres étrangers, a brulé une étape; mais elle n'a pas raccourci son chemin.

Le Jour de la Reine

A l'occasion de l'anniversaire de la reine Elisabeth, tous les Belges ont été invités à porter le 24 juillet une rose, sa fleur préférée. Pour répondre au désir de la jeune souveraine, il fut décidé que le bénéfice réalisé sur la vente reviendrait aux dispensaires pour tuberculeux. Ainsi le "jour de la Reine" s'est trouvé transformé en "Charity-day". Des centaines de mille de roses de la Reine—jolie petite fleur en cellulose—ont été débitées au prix uniforme de 10 centimes. Presque tous les corages et presque toutes les boutonnières de la Belgique ont été ornés dimanche de la fleur du loyalisme. La manifestation a pris vite, en effet, le caractère d'un hommage à la gracieuse souveraine, déjà si populaire et surtout lorsqu'on apprend que les socialistes mettaient en vente, le même jour, des églantines rouges au profit des grévistes de Turnhout, en Campine. On vit même cette chose curieuse: on vit des gens arborer à la fois la fleur sanglante et la petite rose, conciliant les deux mouvements et cherchant à prouver que la charité ne connaît pas la politique.

Deux Femmes

Deux femmes sont mortes ces jours derniers, qui, à des titres divers, ont appelé les regards en France: la marquise de Villeneuve, née princesse Jeanne Bonaparte, et Mme Ambroise Thomas, veuve du grand compositeur. La princesse Jeanne Bonaparte, fille du prince Pierre, comte de la Roche-Roland, était née en Belgique, à l'abbaye d'Orval, en 1861. Elle avait épousé, au mois de mai 1887, le marquis de Villeneuve-Esclepon, et sa vie avait été une continuelle préoccupation de bien faire à l'égard de tous. Elle a été pour son mari une compagne dévouée, une amie dévouée pour son frère et pour toutes les personnes du monde qui avaient su conquérir son estime et son attachement, une véritable providence pour les pauvres. Elle n'a reculé que des éloges pendant sa vie; elle laisse à tous des regrets avec un souvenir qui ne s'effacera pas. Elle était bibliophile aussi et souvent elle passait des heures entières dans la vaste et belle bibliothèque de son frère. Elle est morte chez les Soeurs de la rue Bizet, où elle s'était fait transporter. Mme Ambroise Thomas a été aussi le modèle des femmes. Elle ne vivait que de souvenir de son mari, dont elle avait partagé les peines et les triomphes. Elle était née Remary et était la sœur de Mme Montigny et Serres, l'artiste bien connue. Le monde de l'art est en deuil par la mort de ces deux femmes.

MORT DE JOE GANS.

Baltimore, Md., 10 août.—Joe Gans, ancien champion pugiliste, poids léger, est mort ici ce matin. Gans est mort de la maladie de poitrine dont les premiers symptômes s'étaient manifestés il y a un an. Au printemps dernier il était allé dans l'Arizona où, espérait-il, sa santé se rétablirait; mais son mal était trop enraciné pour céder à aucun traitement. Il avait été ramené à Baltimore la semaine dernière: il était âgé de 34 ans.



REINE AMÉLIE.

UNE HEROÏNE FRANÇAISE.

Sous ce titre, M. Marcel Prévost consacre, dans le "Matin", une étude à cette noble princesse de France, la Reine-Amélie de Portugal, dont l'agitation républicaine en Portugal semble devoir encore éprouver le courage. Que les circonstances jetent les femmes dans l'action parmi les hommes hostiles, et qu'elle ait à défendre contre eux son mari, son enfant, son héritage—la femme surpasse aussitôt les plus énergiques d'entre les hommes, les saines, et parfois triomphe d'eux. C'est pour cela que l'histoire des reines est si glorieuse dans les annales de la féminité. Il n'y a presque pas en de mauvaises reines. Celle-ci acquiesça l'exil, à Twickenham, d'un prince qui pouvait prétendre à gouverner un jour "le plus beau royaume du monde". Mais ce prince était exilé de sa patrie, et tout faisait prévoir alors, qu'il ne la reverrait jamais. C'était l'année d'avant Sadova; l'Empire français se dressait comme un solide et rayonnant édifice, où quelques voyants, traités de visionnaires, distinguaient seuls des taches et des crevasses. Les destinées de Marie-Amélie-Louise Héloïse, fille du comte de Paris s'annonçaient pareilles à tant d'autres destinées de princesses, ses parentes; le mariage autrichien, ou bavarois, l'étonnante et vaine existence des petites cours, le monde vu au travers des rancunes légitimes et des préjugés de caste, la parodie de l'autorité dans le vide. Soudain, un coup de tonnerre, un événement... C'est l'Empire français qui s'abat. Gouvernée par des monarchistes, la jeune République française ouvre ses portes aux prétendants exilés. Marie-Amélie connaît la douceur d'être élevée dans la patrie: elle y aura une enfance et une jeunesse de Française. Et cela, déjà, la rendra plus compréhensive; elle ne sera pas "de nulle part", comme tant de vagues princesses qui parlent toutes les langues de l'Europe, mais elle parlera toutes avec un accent étranger. Nouveau grand événement

Dieu! ne les ont-elles pas rachetées?

Cette imploration éperdue d'une femme héroïque vers son peuple adoptif—cette imploration pathétique de mère et de Reine, qu'on devine à travers tant d'efforts sincères entrepris depuis deux ans par le gouvernement du jeune Roi—qui pourrait, parmi les compatriotes de Marie-Amélie, la considérer sans admiration et sans attendrissement? Quis talia, fando temperet a lacrymis?.... Le monde civilisé tout entier, et surtout les Français, ne peuvent que rendre hommage à cette anxieuse, et douloureuse, et courageuse figure de femme. Hélas! dans le petit royaume, les passions n'ont pas désarmé. On vend publiquement à Lisbonne, aux jours de fête, des éventails ornés du portrait des régicides, et les filles du peuple s'en font une parure....

En voie de guérison.

New York, 10 août.—A la suite de la consultation des médecins de la maire Gaynor qui a été blessé hier par un employé de la ville qui avait été destitué, le bulletin suivant a été publié: 11 A. M. L'état du maire continue à être satisfaisant. L'opinion unanime des chirurgiens est qu'une opération n'est pas nécessaire en ce moment. Signé par les Drs W. J. Arlitz, George E. Brewer, George D. Stewart et Charles N. Dowd. Le Dr John J. Wagner, qui a fait une visite à l'Hôpital Ste-Marie, ce matin, a dit qu'il avait appris que la température du maire Gaynor, durant la nuit, avait été de 108 degrés et qu'elle était présente de cent degrés et un cinquième.

Le maire Gaynor reposait paisiblement à 1:30 cet après-midi et il n'y avait pas de changement notable dans son état. Le Dr Parziale, le médecin renommé est constamment auprès de lui. New York, 10 août.—A 7:30 heures du matin un bulletin du Dr Ernest J. Lederle, dit que le maire reposait tranquillement depuis 5 heures, qu'il avait pris de la nourriture, et que de l'avis des médecins son état était satisfaisant. Un symptôme encourageant est l'appétit remarquable du blessé. La nourriture mentionnée dans le bulletin officiel était un bouillon de volaille, qu'il a pris avec beaucoup de plaisir, dit son secrétaire, Robert Adamson, qui était auprès de lui à ce moment. Le maire a exprimé le désir d'en prendre encore et a engagé, en riant, le secrétaire à lui en faire porter subrepticement parce qu'il avait faim. Il a cependant éprouvé quelque difficulté à avaler le bouillon à cause de la sensibilité des muscles. Bien que l'état du maire soit encore sérieux et que les médecins ne veulent pas se prononcer sur le résultat à prévoir, le secrétaire Adamson, un de ceux qui sont restés toute la nuit avec le maire, a dit aujourd'hui qu'il était plein d'espoir. Il ne dissimule pas cependant qu'il y a danger d'infection de la plaie tant que la plaie ne sera pas extraite. Il y a aussi à craindre que la balle qui frôle une artère en perçant la poitrine produise une hémorragie. Plus le temps s'écoule et moins le danger est grand sous ce rapport. Au chevet du maire se trouvent hier soir Mme Gaynor et son fils Rufus, le Dr Ernest J. Lederle, le Dr W. J. Arlitz, le Dr Chas. N. Dowd et le secrétaire Adamson. L'état du maire le justifiant, le Dr Dowd s'est retiré au commen-

CHOSSES DE L'HOTEL DE VILLE.

La compagnie de pompiers "Louisiana Hose" va posséder un local qui réunira tous les avantages que peut suggérer la modernité; local que la ville va bientôt faire construire sur l'avenue de la Louisiane, entre les rues Liberté et Howard. Le conseiller municipal M. Verlander a fait un rapport au comité des bâtiments publics accompagnant l'architecte Christy sur le projet de bâtir le local et les spécifications pour la bâtisse en question. La perception des taxes se poursuit plus lentement cette année que l'année précédente. Les sommes versées dans les coffres de la ville par les contribuables s'élevaient mardi dernier à \$68,866 tandis qu'à la date correspondante l'année dernière, elles s'élevaient à \$69,000. Le maire Belman est en voyage et sera de retour en ville lundi prochain.

Les Brasseurs de la Ville protestent.

M. George P. Blaise, président de la compagnie de brasserie "Security" et plusieurs membres de l'Union Progressiste ont demandé hier à l'Union Progressiste de bien vouloir user de son influence pour mettre arrêt à un abus qui se commet à leur préjudice par la compagnie du chemin de fer Frisco, qui loue les bâteaux qu'elle possède en ville à des débitants de liqueurs et leur demande de débiter dans leurs établissements des bières importées. Le chemin de fer nécessairement transporte ces bières et y trouve son compte. Mais les brasseurs de la ville considèrent qu'ils ont droit à une protection de la part de l'Union Progressiste qui a chargé un comité de ses membres de toujours favoriser les industries locales. L'Union Progressiste donnera à la question toute l'attention qu'elle mérite.

Dissolution de Société.

Une pétition a été présentée hier à la Cour Civile de District par M. E. Henri Agamar, à l'effet d'obtenir une dissolution de son association commerciale avec M. Walter F. Roy, association qui date du 10 mai de cette année, sous la raison sociale Dove Condiment Co.

L'Union Progressiste.

L'Union Progressiste a fait tenir, hier matin, une lettre à l'Association Amalgamée des employés du chemin de fer urbain, dans laquelle elle reproche à l'Association ses injustes critiques à l'égard de son intervention dans le récent incident qui a mis la compagnie du chemin de fer et ses employés en apparence posture hostile. L'Union Progressiste a demandé son "carmen" de reconnaître le mal-fondé de leurs critiques.

Convention des Acheteurs.

De plusieurs Etats du Sud, le Mississippi, le Texas, l'Alabama, notamment, les marchands arrivés en ville pour assister à la convention organisée en leur honneur. Un banquet leur a été donné hier soir dans le Jardin des Palmes de l'Hotel St Charles.

VOL.

Ces jours derniers un voleur est entré dans la demeure de Mme Emma Lacoste, rue St-Philippe 1728, et y a fait main basse sur une somme de \$200. Mme Lacoste a dit à la police qu'elle accusait son mari d'avoir commis le vol.

INCENDIE.

A deux heures et demie, hier après-midi, un feu a été découvert dans un cottage, rue Perrier, 3025, occupé par Alfred Oepelmeier. La bâtisse a subi des avaries d'environ \$1,000. La maison voisine, occupée par Chris. Mehlis, a été également endommagée.

Sympathie de la Presse Allemande.

Berlin, 10 août.—La presse allemande en décrivant aujourd'hui le lâche attentat contre la vie du maire Gaynor de New York, a exprimé une vive sympathie pour la victime, sa famille, et le public qu'il sert. La carrière officielle du maire a été suivie avec intérêt dans ce pays et on y exprime l'espoir qu'il vivra pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il a entreprise pour le bien de la métropole américaine.

Feuilleton L'ABELLE DE LA H. B. LA FILLE SAUVAGE GRAND ROMAN INEDIT PAR JULIUS MARY TROISIÈME PARTIE LA JOLIE FUGITIVE LA QUESTION D'ARGENT. Il le fit surveiller par une agence instable. Et il attendit le premier rap-

port, avec anxiété. Il ne se fit pas attendre. Ce rapport, sans lui apporter de lumière complète sur les besoins d'argent d'Henriette, confirmait quand même ses soupçons sur le mystère de sa vie. "Premier rapport" "Hier, 10 du courant, l'agent Martin a été chargé de suivre madame... Dbs huit heures du matin, il était à son poste, boulevard Hausmann et il attendait toute la matinée.... Il mangea un morceau, sans quitter sa surveillance, et à deux heures cinq, il vit descendre la dame en question, que son coupé attendait; elle y monta et donna l'adresse des magasins du Louvre; l'agent Martin, à tout hasard, et conformément à nos habitudes de prudence, s'était prononcé d'un signe dans lequel il avait compris qu'elle s'arrêta devant une des portes du magasin, située sur la place du Palais-Royal. La dame en question donna l'ordre à son cocher d'aller l'attendre rue de Rivoli. L'agent Martin donna à voix basse le même ordre au cocher du sacre et s'engagea dans le magasin à la suite de la dame.... Au lieu de guetter sa sortie, dans la rue.... En quel il fut bien inspiré car la dame ne fit que traverser le magasin sans rien acheter et elle sortit deux minutes après par la rue Saint-Hippolyte où elle arrêta

le premier sacre qui passait.... Par malheur, l'agent, dans un encombrement, ne put arriver assez tôt pour entendre l'adresse qui fut donnée et resta quelques secondes sans trouver une voiture. Le coup était manqué. Martin téléphona aussitôt à l'agence en priant de lui envoyer deux camarades. Ceux-ci accoururent. Il leur remit des photographies de la dame, avec la description de sa toilette et les plaques de son sac. Martin alla se poster place du Palais-Royal. La dame resta une heure absente. Elle reparut en sacre, descendit place du Palais Royal, paya la voiture, entra de nouveau dans les magasins, sans se douter que notre agent lui embottait le pas, et rue de Rivoli, sans s'être arrêtée devant aucun rayon, elle alla retrouver son coupé. Elle entra boulevard Hausmann et se sortit plus.... Pourquoi se cache-t-elle? Oh est-elle allée, en quittant le Louvre? Et tout de suite l'astroc pensa: —Elle a un amant!.... Le remède s'éleva en lui, de mettre des étrangers dans la confidence de ses angousses intimes, et il attendit le second rapport de l'agence. Il lui parvint le surlendemain. Il était concis. "Deuxième rapport."

"Le 12 du courant, même sortie, à la même heure. Même stratagème du magasin pour dépitier ceux qui pourraient la suivre. La dame en question est allée passer une heure rue Servandoni, 37, derrière l'église Saint-Sulpice, chez un sieur Galmuche, sorte de banquier véreux et d'agent d'affaires très connu comme usurier. Le concierge, interrogé, nous a dit que la dame venait chez Galmuche depuis près d'un an.... L'agence a les moyens de savoir quelle est la nature de ces relations avec le banquier.... Doit-on continuer la surveillance?" Au bas d'une carte, Jodry-Thuret répondit: —Oui, continuez.... Je veux la vérité. Et de nouveau, févreusement il patienta. Le troisième rapport se fit attendre. Il écrivit l'agence en voyant chez lui un représentant qui lui expliqua: —Nous avons chez Galmuche un employé qui est à nos gages pour des affaires occasionnelles.... Il faut lui laisser le temps d'agir.... Cinq jours s'écoulaient. Il savait que la surveillance ne se ralentissait pas. Le sixième jour, il reçut une lettre recommandée assez volumineuse. Il décrocha, la main tremblante, car il avait reconnu l'écriture de l'agent.

Il comprit que cette fois, il allait être renseigné et il lut. "Troisième rapport" "Hier, comme d'habitude, en passant par le Louvre, la dame en question est allée jusqu'à 37 de la rue Servandoni. L'employé à nos gages a pu, s'y étant préparé de longue date, surprendre et sténographier, sans que Galmuche et la dame s'en doutassent, la scène suivante, où nous n'avons rien changé; nous avons laissé en outre la forme dialoguée sous laquelle le rapport secret, nous est parvenu: "La dame en question entra en trébuchant, très émue et le banquier Galmuche ne lui offrit même pas de s'asseoir. "La conversation s'engagea tout de suite, brutale et outrageante: GALMUCHE. — Ah! vous voilà enfin, vous.... Je perdais patience.... Je suppose que cette fois, vous m'apportez bien les cinquante mille francs que vous me devez? LA DAME. — Monsieur Galmuche je vous supplie de m'écouter.... GALMUCHE. — Avez-vous pu vous procurer, oui ou non ces cinquante mille francs. C'est tout ce que je vous demande et c'est tout ce que je veux savoir. Répondez.... LA DAME. — Je ne les ai pas... GALMUCHE. — Ah! vous ne les

avez pas! Eh bien, moi, je ne veux pas attendre davantage, attendez-vous! Voilà trop long temps que cela dure.... Je vous ai prévenu.... je vous ai menacé.... je ne vous préviendrai et ne vous menacerai plus. Je ne vous connais pas, moi, et je ne sais pas votre ami, ni votre amant, hein? J'ai fait avec vous une affaire. Il y a un an vous êtes venue me trouver et vous m'avez dit: "Il me faut quarante mille francs.... Les demander d'un seul coup, à mon mari, serait éveiller des soupçons, aller au devant d'un refus.... Je les obtiendrai par morceaux et je vous les rembourserai.... Préparez-moi...." Je pris des renseignements.... l'affaire me semblait sûre.... je prêtai les quarante mille en faisant signer un reçu de cinquante.... Avec le reçu, je vous tenais.... avec la peur du scandale, je serais toujours remboursé, par vous, ou par votre mari.... Et j'ai même poussé la délicatesse jusqu'à ne point vous demander à quelles gentilles petites choses vous les destiniez, ces quarante billets de mille francs.... Et aujourd'hui, je suis bien déçouper, merci.... Mais je vous l'ai dit et je veux bien vous le répéter.... Vous n'avez pas la somme? LA DAME. — "pierrant". — Hélas! GALMUCHE. — "Demain, Jodry-Thuret connaîtra le pot aux roses...."

LA DAME. — "anglois". — "Mon Dieu! Mon Dieu! que faire!.... Monsieur Galmuche, ayez un peu de pitié.... C'est une situation terrible.... mais j'en sortirai, je vous le jure.... Il me semble que mon mari se défie de moi, depuis quelque temps.... quel air de vague soupçon.... Il faut laisser à ses soupçons le temps de s'évanouir et il redonnera pour moi ce qu'il a toujours été.... généreux et bon.... GALMUCHE. — Vous ne me faites jamais croire qu'une femme dans votre situation de fortune ne puisse pas rembourser cinquante mille francs à un pauvre homme comme moi.... Vendez vous bijoux.... LA DAME. — Il est apercé-verté bien sûr et comment expliquer?.... GALMUCHE. — Ça vous regarde moi, je veux mon argent.... Empruntez, que diable.... vous avez des relations.... moi, à votre place, et j'olie comme vous êtes, je traversais tout ce que je voudrais.... LA DAME. — "Monsieur! GALMUCHE. — Eh! ne faites pas la prude, allez.... Vous ne valez pas mieux que beaucoup d'autres. Et, pour vous être adressée au père Galmuche, il faut bien que votre âme ne soit pas aussi blanche que la blanche hermine.... Mais voilà, on est jeune, on est très belle, on est ardente.... et avec cela on a un